



ado | drame

*Vents d'Ouest*

Michèle Laframboise

# La reine Margot



La collection « Ado »  
est dirigée par Michel Lavoie



## La reine Margot

## L'auteure

Michèle Laframboise est une ex-scientifique devenue auteure et artiste. À la plume ou au pinceau, elle concocte des intrigues captivantes se déroulant dans des mondes empreints de poésie. Elle a publié une vingtaine de romans et d'albums de BD ainsi que de nombreuses nouvelles, récoltant plusieurs distinctions et prix littéraires.

## Bibliographie sélective

*Mica, fille de Transyl*, Gatineau, Vents d'Ouest, 2012. Finaliste au Prix Trillium 2013.

*La spirale de Lar Jubal*, Montréal, Médiaspaul, 2011.

*L'axe de Koudriss*, Montréal, Médiaspaul, 2009.

*Les Vents de Tammerlan*, Montréal, Médiaspaul, 2008. Finaliste au Prix littéraire du Gouverneur Général 2009, Prix Aurora 2009, catégorie meilleur roman en français

*Le potager d'Ysandre et autres récits*, Ottawa, CFORP, 2008.

*La Quête de Chaaas*, Montréal, Médiaspaul, 2007. Finaliste Prix des lecteurs 15-18 ans de Radio-Canada.

*Les Mémoires de l'Arc*, Montréal, Médiaspaul, 2004. Prix Aurora 2005, catégorie meilleur roman en français.

*Le Stratège de Léda*, Montréal, Médiaspaul, 2003.

*Piège pour le Jules-Verne*, Montréal, Médiaspaul, 2002.

*Les Nuages de Phoenix*, Montréal, Médiaspaul, 2001. Prix Cécile Gagnon 2001.



*Vents d'Ouest*

ado | drame

Michèle Laframboise

**La reine Margot**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Laframboise, Michèle, 1960-

La reine Margot

(Ado 109. Drame)

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89537-330-8 (pdf)

I. Titre. II. Collection : Roman ado ; 109.

III. Collection : Roman ado. Drame.

PS8573.A364R44 2014    jC843'.54    C2013-942632-9  
PS9573.A364R44 2014

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous remercions l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions également la Société de développement des entreprises culturelles, la Ville de Gatineau ainsi que le CLD Gatineau de leur appui.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014  
Bibliothèque et Archives Canada, 2014

Révision : Jeanne Duhaim

Correction d'épreuves: Renée Labat

© Michèle Laframboise & Éditions Vents d'Ouest, 2014

Éditions Vents d'Ouest

109, rue Wright, bureau 202

Gatineau (Québec) J8X 2G7

Courriel : [info@ventsdouest.ca](mailto:info@ventsdouest.ca)

Site Internet : [www.ventsdouest.ca](http://www.ventsdouest.ca)

Diffusion Canada : PROLOGUE INC.

Téléphone : 450 434-0306

Télécopieur : 450 434-2627

Diffusion en France : Distribution du Nouveau Monde (DNM)

Téléphone : 01 43 54 49 02

Télécopieur : 01 43 54 39 15

*À ma mère,  
Thérèse Lorrain*





## Prologue

*M*ON NOM, c'est Marguerite-Anouk Morand.  
Dites Margot, c'est plus court.

*Je demeure au sixième étage du centre  
Baptiste.*

*J'ai quatorze ans, j'aime la crème glacée  
menthe aux brisures de chocolat, les Space Girls  
(sauf leur dernier CD), le ballon-volant quand  
je pouvais jouer, et les romans. Tous les romans.  
Tant à lire, et si peu de temps pour le faire !*

*Ce que je souhaite par-dessus tout ?*

*Voir le printemps.*



## Chapitre premier

### Le visiteur du mardi

*Journal de Margot – le mardi 13 octobre*

**M**ON POTEAU de sérum roule sur des roues de caoutchouc qui n'ont pas été changées depuis longtemps. Quand je marche dans le couloir, il y en a une qui grince, annonçant mon passage avec un *crouyou-crouyou-crouyou* ! agaçant.

La docteure Lisette Magloire sort de son bureau à peine plus grand qu'une armoire, au sixième étage du centre Baptiste. Le centre Baptiste est un hôpital, mais les gens préfèrent dire un *centre*. Ça fait neutre, propre, objectif, comme dit M. Sabourin, le directeur.

Lisette porte un sarrau bleu poudre de la même couleur que des pilules que je prends pour dire à mon estomac de ne pas s'emballer. La docteure n'a jamais les mains vides : elle tient des chemises de carton dans une main et sa vieille tasse de café dans l'autre.

Je repousse mon poteau de côté, ce qui fait grincer la petite roue. *Crouyou-crouyou* !

Lisette lève les yeux de ses feuilles.

– Bonjour Margot ! Alors, ça roule ?

Avec moi, elle a un code: elle ne me demande jamais, comme le reste du monde, si *ça va*. À une telle question, que puis-je répondre ?

Oui, nous allons bien, mon cancer et moi...

– Ça roule, dis-je.

Je la regarde en face. Je ne suis pas grande pour mon âge, et Lisette Magloire est plutôt trapue.

Elle remarque le gros roman policier accroché au poteau, dans un filet. Par l'épaisseur du livre et la position du signet, elle déduit que j'ai lu plus de deux cents pages depuis ce matin.

Un nuage de boue monte dans ses yeux. Je ne sais pas si c'est de l'approbation, car je suis une liseuse féroce, ou de l'ennui, car je ne fais rien d'autre de mes journées. Ma condition m'a valu une dispense de la troisième secondaire. J'ai gardé seulement les manuels d'histoire et de géographie. L'histoire parce que c'est un voyage dans le temps, et la géo parce que les images aériennes déploient des paysages à faire rêver...

J'espère de tout mon cœur voir le prochain printemps. Mais, au « cas où », je lis tous les livres qui figurent sur une liste que j'ai compilée avec Internet. J'ai une pile de trente-cinq livres. Je viens de terminer un recueil de poèmes d'un écrivain de Sudbury, Robert Dickson. Un anglophone qui a choisi d'écrire en français, ce n'est vraiment pas courant !



Lisette et moi marchons vers le salon de l'aile Delphine, au bout du couloir. On peut y asseoir vingt personnes et ses hautes fenêtres offrent une vue panoramique sur le fleuve. On lit sur les sièges ou les poufs, ou on bricole aux tables avec le matériel tiré de l'armoire à jouets. On y mange aussi, avec le comptoir et l'évier. La petite bibliothèque est garnie de livres usagés, sévèrement triés par le personnel.

J'y passe le plus clair de mon temps, surtout que la salle de bain « des filles » se trouve juste en face. J'évite ainsi de longs trajets aller-retour vers ma chambre.

Une voix tonitruante et familière rebondit sur les murs.

– Le *grrrrrand* Magico va vous en faire voir de toutes les couleurs !

Un concert de *oooooh!* lui répond. J'accélère, *crouyou-crouyou-crouyou-crouyou!* pour ne pas rater manquer le spectacle du mardi.

Devant un cercle de poufs, Magico vient de sortir quinze mouchoirs de sa manche.

Il porte un élégant habit en queue-de-pie comme dans les vieilles BD de *Mandrake le magicien*. Une bande de satin souligne sa taille, d'un beau vermillon comme l'intérieur de sa cape (qu'il enlève pour exécuter ses tours). Son visage couvert de poudre de riz lui donne un aspect de mime, loin du maquillage chamarré

des clowns de cirque. Sous ses yeux, deux triangles violets ont l'air prêts à recueillir des larmes. Ses cheveux (bruns? noirs?) sont cachés sous son haut-de-forme.

Magico est un magicien sans baguette, un clown sans nez rouge. Son nez est tombé pendant un spectacle. Jacquot « Coco » l'a ramassé pour le garder. (Les infirmières lui ont remis l'accessoire *après* l'avoir lavé.) Depuis, Magico n'en porte plus.

Il danse en soufflant dans son harmonica l'air de *Gens du pays*: les notes nasillardes tombent sur nous.

Tenant son harmonica d'une main, il retire de l'autre une pièce d'un dollar de l'oreille de Pierre, qui grimace. Quand ses tours demandent un contact physique avec l'un de nous, Magico porte des gants de néoprène très fins. Par contre, quand il manipule des cartes ou du papier, il retire ses gants pour mieux contrôler sa dextérité.

Les deux infirmières de l'étage, Claire et Françoise, se relaient pour assister au spectacle. Parfois un malade adulte y assiste depuis le couloir, en fauteuil roulant. Les préposés, quand ils sont dans les parages, prennent leur pause-café devant l'entrée du salon.



Lisette sourit derrière ses lunettes en nous regardant. Pierre, Jocelyn, Amande, Coco,

Albert. Et moi. Les enfants du sixième étage de l'aile Delphine.

Pierre vous regarde en biais, jamais de face. Jamais assez confiant pour dénuder son regard. Il en a déjà trop vu, trop entendu. Sa mère lui a dit que son père est parti à l'étranger. Il ne la croit pas, mais il ne veut pas lui faire de peine. En plus, ça fait trois ans qu'il lutte contre un ennemi invisible.

Pierre n'a pas passé trois ans ici, bien sûr. Il allait mieux depuis quelques mois et vivait chez sa mère à Proulxville. Et puis, l'ennemi invisible qui ronge ses os a fait une contre-attaque cet automne. Pierre a été expédié à l'Hôpital pour enfants de Québec, puis, après le plus dur du combat, il a été transféré ici, où il est plus près de sa mère.

Coco est traité pour le même cancer des os que Pierre, mais il est plus jeune. Il garde avec lui son ours en peluche habillé d'un chandail du *Canadien*. Il a subi une greffe de moelle osseuse le mois dernier, et on contrôle ses progrès.

Albert, en fauteuil roulant, se fatigue vite. Lui, il va encore moins bien que moi, mais il ne faut pas le lui dire. Il a huit ans mais a l'air d'en avoir quatre-vingt. Un film laiteux s'est posé en permanence sur ses yeux bleus. Il a perdu ses cheveux, comme moi. Le nom complet de sa maladie a dix-huit syllabes. Albert a pigé un mauvais numéro à la loterie génétique...



Je ne devrais pas écrire cela : ce n'est pas nous qui pigeons, ni même nos parents !

Je prends place à côté d'Amande, dont les cheveux noirs retombent sur les yeux comme un rideau de soie. Ce n'est pas son vrai nom, mais elle préfère qu'on l'appelle Amande comme la crème d'amande qu'elle adore.

Son vrai prénom, il a été prononcé trop de fois par une voix empâtée, pendant qu'une main agrippait sa robe de nuit. Amande est entrée à l'aile Delphine avec la mâchoire cassée. Par la même main. Lisette a envoyé un rapport à la DPJ, mais l'organisme surchargé de plaintes tarde à répondre. En plus, sa mère affirme qu'elle est tombée dans l'escalier.

Amande n'a rien dit pour la contredire. Je ne comprends pas pourquoi. Seule M<sup>me</sup> Rondeau, la psy qui l'a rencontrée, peut la comprendre. Je sais par contre qu'Amande croit aux fées. Elle dit en voir, quand un rayon de soleil frappe son verre d'eau. Je ne dis rien. Après tout, je m'évade moi aussi dans des pays imaginaires avec mes lectures...

Elle aurait dû quitter l'hôpital, mais Lisette Magloire s'est arrangée pour qu'elle passe les Fêtes loin des mains qui lui font mal. En fouillant son dossier, la docteure a découvert qu'Amande faisait de l'asthme. Alors, elle est gardée « en observation » pour prévenir une éventuelle infection des bronches, en cette saison des gripes.

Amande parle, elle rit aux blagues de Magico, mais refuse qu'un grand la touche. Le

clown l'a vite appris à ses dépens. Il a tenté de faire apparaître une pièce derrière l'oreille d'Amande. Il est reparti avec un tibia douloureux...

Elle a onze ans et demi, mais elle sait bien plus de choses que moi.

– Les histoires d'adultes sont comme des filets de pêche emmêlés, dit-elle souvent.



Plus loin, Jocelyn, six ans, regarde le spectacle. Sans un mot. Il n'ouvre la bouche que pour boire ou manger.

Un an plus tôt, son papa, qui avait obtenu la garde pour la fin de semaine avant Noël, est descendu les bras pleins de cadeaux. Pendant que Jocelyn et son frère aîné les déballaient, il a pris une carabine...

Jocelyn a survécu, mais il a perdu son frère et ses jambes. Sa colonne vertébrale a été touchée. Il se déplace en chaise roulante, mais ce n'est pas pour cela qu'il est gardé ici. Il a subi un immense choc psychologique. Il ne parle plus. Il ne mange pas par lui-même, il faut le nourrir à la cuiller. Il faut le laver. Changer sa couche. Jocelyn ne montre aucun intérêt pour les livres illustrés que la psychologue lui présente. Il ne sait pas lire. Ou bien il ne veut pas.

C'est aussi difficile de lui parler, son regard fuit comme une libellule pressée. Ou bien, il

fixe un objet, sans bouger, l'esprit englué ailleurs. La seule chose que Jocelyn fait par lui-même, c'est gribouiller.

Son père, qui avait perdu le moral en même temps que son emploi, s'est donné la mort. Sa maman est traitée pour une dépression qui n'en finit plus, un nuage noir que les pilules n'arrivent pas à dissiper. Jocelyn ne la voit pas souvent. Évidemment, ce n'est pas lui qui a pu me raconter ces détails. Toutefois, j'ai assez espionné les conversations des infirmières et du personnel pour reconstituer le puzzle de ces événements.

Espionner, c'est un des rares plaisirs qui me reste, avec la lecture. La guérite vitrée des infirmières trône au croisement des couloirs, près des ascenseurs. On dirait un bocal, avec un ou deux poissons roses dedans. Tout le monde s'y arrête. Alors, je marche, les yeux plongés dans un livre, les oreilles bien tendues pour assembler les bribes de conversation... C'est pour ça que je sais, pour Amande et les autres.

La dizaine d'autres jeunes qui remplissaient le salon quand je suis arrivée se sont envolés ailleurs. Et, parfois, vraiment *ailleurs*...

Et c'est tout. Le reste du sixième étage, ce sont des bureaux, dont le minuscule cagibi de Lisette, et les chambres de l'aile Raoul, occupées par des adultes malades, en soins palliatifs ou des personnes âgées invalides et dont la famille ne peut plus – ou ne veut plus – s'occuper.



Albert s'est endormi. Jacquot essaie de lui chiper le suçon distribué par le clown. Sans méchanceté, car Albert ne consomme aucun sucre. Claire attrape les poignées de sa chaise et le roule doucement hors du salon.

Le clown a rangé son harmonica. Les tours qu'il va réaliser exigent ses deux mains.

Le coup du cahier à colorier est une trouvaille. Comment Magico subtilise un cahier à colorier vide, puis le remplace sous nos yeux par un cahier aux images déjà coloriées, personne ne l'a encore compris. Pierre suit des yeux ses mains, espérant dénicher le truc.

– Je trouverai, dit-il.

Magico refait le tour avec une feuille à l'entête de l'hôpital que Jocelyn vient de remplir de ses dessins apocalyptiques. Magico l'agite comme un drapeau. Un instant plus tard, il remet à Jocelyn une feuille huit et demie par onze, blanche.

Là, il n'aurait pas dû.

Jocelyn jette autour de lui un regard angoissé, ses yeux se remplissent de larmes. Un grondement monte de sa gorge, sans se transformer en cris. Le magicien lui remet très vite sa feuille. Puis, Magico s'aplatit devant Jocelyn, se répandant en excuses si comiques que la bonne humeur revient aux yeux du jeune muet.

– Il est vraiment *cool*, dis-je à Amande.

Amande croise ses bras plus serrés.

– Oui, jusqu’à ce qu’il te touche, soufflet-elle.

Lisette a bien essayé de convaincre la mère d’Amande de porter plainte. Ce fut peine perdue.

– La maman a trop honte, a-t-elle dit, à portée de mes oreilles.

Françoise a hoché la tête.

– Porter plainte, ce serait reconnaître devant le monde entier qu’elle a failli à sa tâche de mère et de protectrice, dit-elle. Alors, elle nie tout.

Françoise Guimond est l’infirmière en chef du sixième étage. Brune et rondelette, elle a deux grands garçons qui traversent les marées noires de l’adolescence. Elle n’est pas psy, mais elle observe beaucoup. Comme elle observe Magico en ce moment. Françoise dit souvent que les bénévoles sont l’âme d’un hôpital, et je la crois.

Sa collègue, Claire Labbé, est menue, blonde et bronzée... en toute saison ! Françoise a beau laisser traîner un pamphlet sur le cancer de la peau et les centres de bronzage, rien n’y fait.

– Une chance que j’fume pas, en plus ! a dit Claire, en jetant le énième feuillet au recyclage.

Lisette s’assoit sur un pouf libre et laisse Magico découvrir une pièce d’un dollar sous ses boucles d’oreille.

C'est drôle de voir le contraste entre le teint fariné de Magico et la peau chocolat de Lisette. Sa mère, Andrée Tremblay, était une coopérante québécoise « pure laine » postée à Port-au-Prince. Elle y avait rencontré Joseph Magloire, un animateur radio de Cité-Soleil et l'avait ramené « dans ses valises ». Leur fille était venue au monde, peu après...

Lisette Magloire a grandi entre deux cultures et deux langues. Elle a commencé une formation en sciences infirmières, puis elle a bifurqué vers la médecine. Par la suite, son amour des enfants l'a menée en pédiatrie.

Pourtant, Lisette n'a ni mari ni enfants.



En revenant du salon, quand on a dit au revoir à Magico, je suis passée devant le bureau de notre pédiatre. La lumière était allumée. J'ai poussé la porte.

Le bureau de Lisette est une ancienne chambre désaffectée, pas loin de la mienne. Outre le bureau, elle contient deux chaises, un classeur en métal qui doit peser une tonne et des bibliothèques qui débordent de revues médicales. Derrière le gros classeur, il y a une porte étroite comme celle du droit chemin que décrit la Bible, et qui est sans doute une armoire.

Sur son bureau, des lames de laboratoire partagent la place avec l'assiette du jour, refroidie.

– Docteur Lisette? Qu'est-ce que vous faites?

– Des tests sanguins.

Lisette vérifie de tests sanguins, pour voir si les concentrations de globules rouges, blancs, plaquettes, alouette... concordent avec les résultats des machines.

Elle m'a expliqué que le centre Baptiste a échappé de justesse à la fermeture, dans la foulée des « compressions ». Cependant, son personnel a été réduit de moitié. L'aile Delphine avait été équipée pour le traitement à long terme de malades chroniques à une époque plus prospère.

– Les appareils de traitement prennent de l'âge, explique Lisette. Alors, il faut les tester plus souvent. Deux des compagnies américaines qui ont fabriqué ces coûteux appareils n'existent plus. Une chance qu'on a un débrouillard qui nous trouve des pièces de rechange!

Le débrouillard, c'est Philippe Boilard, qui achète et revend des appareils. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

– Et y a pas un autre spécialiste qui peut faire ce travail à votre place?

– Les deux techniciennes qui sont restées après les compressions sont surchargées. Alors, comme je connais assez d'hématologie, je les aide un peu, pour calibrer les machines.

Je frissonne. Ma survie dépend de certaines de ces machines qui prennent de l'âge...



## *Lisette*

Sa journée de travail au centre Baptiste compte des heures de consultation externe (au troisième étage), les réunions administratives, et une lutte à finir contre la paperasse qui envahit son bureau. En conséquence, la célibataire reste souvent tard à son bureau.

Lisette Magloire parcourt les revues médicales, notant les publicités de médicaments. La recherche n'arrête jamais : dans ses temps libres, Lisette doit se tenir au courant des progrès scientifiques. Autrement, elle se trouverait démunie face aux représentants des compagnies pharmaceutiques.

Surtout l'infatigable Amadou Tremblay, qui tourne autour d'elle comme une mouche autour d'un pot de miel.

Son intérêt n'a rien à voir avec une attraction amoureuse. Lisette Magloire n'a jamais été une femme qui faisait « tourner ben des têtes » comme disait son grand-père maternel. La seule tête qu'elle ait fait tourner a fui après trois années orageuses. Elle ne le blâme pas : son ex-mari a surtout fui le métier exigeant et les longues heures d'absence de son épouse...

Sur le bureau de Lisette, un calendrier et un bloc-notes Pharmex témoignent de la persévérance du représentant. Sans oublier la



dizaine de stylos en plastique jaune fluo entassés dans un pot. Lisette fait glisser trois revues dans son sac fourre-tout.

En refermant sa porte, elle entend la voix de Françoise.

–Allez, la reine Margot, donne-moi ce livre ! Tu liras la suite demain.

La principale intéressée n’apprécie guère le surnom, adopté par Françoise et d’autres membres du personnel.

Lisette s’arrête devant la porte ouverte. Un meuble de chevet et un bureau se disputent le peu d’espace face au lit, devant l’étroite fenêtre qui donne sur le stationnement. À gauche de la porte, une haute commode contient la garde-robe. Margot a accroché sa perruque sur un crochet collé au mur. Un bonnet de coton cache le fin duvet qui recouvre sa tête.

Sur un mur, dans un angle que les visiteurs passant devant la porte ne voient pas, Margot a dessiné des fleurs et des papillons. Le paysage en couleurs pastel ne fait rien pour améliorer l’humeur de la jeune malade, qui s’efforce de retenir le livre que l’infirmière a empoigné.

–Laisse-moi juste finir ma page ! proteste Margot.

Françoise dépose le gros roman hors de sa portée.

Margot lit trop, avec une franche préférence pour les romans policiers, fussent-ils de gentils mystères résolus par une vieille dame excentrique au milieu de calmes jardins anglais,

ou des meurtres sordides frappant un bruyant quartier urbain auxquels un policier alcoolique tentera de mettre fin.

Lisette ralentit le pas en approchant d'une autre chambre. Par la porte ouverte, elle entend l'harmonica. Albert n'est pas bien ce soir, et ses parents demeurent si loin...

Le magicien parle avec l'enfant, prenant soin de ne pas toucher la foule d'appareils et de moniteurs autour du lit. Lisette s'appuie sur le cadre de la porte et retire ses lunettes. Elle pince le haut de son nez comme pour effacer le pli permanent entre ses sourcils.

– Vous ne devriez plus être là, Magico. Les heures de visite sont terminées.

Albert parle tout bas d'une voix chuintante.

– Je ne veux pas rester tout seul. J'ai peur...

– Il n'y a pas de raison d'avoir peur, rassure le clown.

– Il y a des monstres...

Magico ne se laisse pas décourager.

– Tiens, pour éloigner les monstres, je te donne cette pièce magique.

Ses mains virevoltent, puis un beau dollar doré apparaît devant l'enfant.

– Oooh ! Merci Magico !

Albert garde la pièce dans ses mains.

– Quand mes parents vont-ils revenir ? demande le garçon.

– Bientôt mon gars. Bientôt.

– Tu veux me chanter une berceuse ?

– Laquelle veux-tu ?

– *La Lune à ma fenêtre.*

Magico chante, avec une voix de basse plutôt agréable. Lisette n’a jamais entendu cette berceuse, qui commence par « la nuit qui tombe sur la ville ». L’enfant ne tarde pas à s’endormir.

Peu après, Lisette raccompagne le clown avec sa valise jusqu’aux portes de l’établissement. Après huit heures, elle ne craint pas de croiser Armand Sabourin. Le directeur n’apprécierait guère l’heure de sortie tardive du clown.

Sur une inspiration, elle demande.

– Magico, où allez-vous les autres jours de la semaine ?

– Oh ici et là..., lui répond-il d’un ton évasif.

Puis il disparaît dans le stationnement.

## Chapitre II

# Le monte-charge

*Journal de Margot – le jeudi 15 octobre*

**I**L ARRIVE que le matin, je m'éveille avant l'heure des déjeuners. Alors, j'ouvre mon tiroir à perruques, je passe un chandail de laine, j'enfile mes pantoufles et je sors, toujours avec mon chariot, *crouyou-crouyou*. Je pars de ma chambre de l'aile Delphine, et je marche vers le poste des infirmières. Je salue Françoise, qui vient de s'installer dans le « bocal ».

Il y a une ouverture dans le plexiglas pour la paperasse et les journaux. Je me repose sur la chaise à l'extérieur du poste. Françoise a ouvert un *Franc-Tireur du Nord*, dont les titres s'étalent sur la moitié de la couverture.

Je suis le couloir jusqu'à l'aile Raoul, en face de l'aile Delphine. Normalement, je salue les malades déjà réveillés, comme M<sup>me</sup> Nantel, l'écrivaine. Ce matin, la porte de la chambre 12 est fermée. Elle a dû écrire tard hier soir... Le malade de la 7 me parlait un peu à son arrivée; maintenant, il dort de plus en plus longtemps. M. Frigon, de la 8, lit ses histoires de soucoupes volantes pendant la nuit et donc

se lève tard. Le caporal Labrie dans la chambre 11 cherche toujours des auditeurs pour raconter ses histoires de guerre. Lui, c'est sa tête qui s'en va par petits morceaux.

Au bout du couloir, il y a une belle fenêtre avec des fauteuils pour les malades qui peuvent marcher. Je m'arrête pour y contempler le fleuve et compter les bateaux. Puis je reviens vers les deux ascenseurs. À gauche des ascenseurs, un autre couloir s'ouvre. Je traverse une ligne de démarcation et j'entre dans l'aile Bernard, une addition récente.

Le plan du centre Baptiste forme un T avec une barre très longue. L'aile Delphine couvre une moitié de cette barre. L'aile Raoul occupe l'autre moitié. Au centre, le nœud des ascenseurs et le « bocal ». L'aile Bernard, qui prolonge le centre Baptiste vers l'arrière, forme la tige du T. On y a aménagé des salles d'opération et de traitement au premier étage, et une chapelle neuve au deuxième étage (L'ancienne chapelle de l'aile Raoul a été reconvertie en bureaux pour l'administration).

Au sixième étage, l'aile Bernard contient seulement des bureaux de consultation ou des laboratoires. C'est donc très tranquille le matin. Au bout du couloir, il n'y a ni salon, ni fenêtres, juste une grande porte avec une serrure à boutons.

Mes doigts se glissent d'eux-mêmes sur les boutons, neuf chiffres, et je pianote pour deviner le code. Je sais que derrière cette porte,

deux chambres d'isolation accueillent des malades si affaiblis que le moindre microbe terrasserait leur organisme. J'y ai séjourné à plusieurs reprises...

Mon code n'est pas le bon. Évidemment, on le change souvent, pour éviter que les clients qui consultent, ou les enfants qui s'ennuient ne découvrent la combinaison gagnante. Il y a une antichambre avec un lavabo, du désinfectant et des chariots à vêtements (stériles et souillés).

L'addition de l'aile Bernard date de l'année d'avant les « compressions » qui ont fait fermer tant d'hôpitaux. Françoise m'a dit que le sixième étage devait contenir l'aile psychiatrique, mais les coupures de budget ont fait déménager les soins de santé mentale à l'Hôpital général de Trois-Rivières.

L'architecte avait vu grand. J'apprécie les planchers de bois blond, les murs ivoire, sans trace de peinture décollée, le couloir large et bien éclairé, mais, surtout, le gros monte-charge aménagé derrière l'escalier de secours central. Situé de l'autre côté des ascenseurs, il est invisible depuis le poste de garde, un avantage dont je profite.

Je me coule dans l'entrée du monte-charge. Ses deux grandes portes d'un gris de métal brossé me font toujours penser à l'entrée d'un vaisseau spatial, ou au portail vers un autre univers. Un univers où je serais en bonne santé, par exemple.

Je ferme les yeux et je presse le gros bouton blanc.

Le monte-charge transporte des meubles lourds, des rangées d'étagères et de plateaux, des paniers de linges sales et de draps, des déchets dans des sacs de plastique au fond de barils de métal... Mais pas les malades sur civière : les ascenseurs au bout de l'aile Raoul servent à cet usage.

Les portes s'écartent avec un bruissement sourd. Je pénètre dans le monte-charge avec un frisson que je déguste, une part d'excitation, une part d'attrait de l'interdit, un besoin de bouger et d'espionner un peu les gens qui arrivent.

Je descends, goûtant une solitude rare. J'imagine être dans une caverne, l'éclairage d'appoint est faible. Le plancher sous mes pieds s'arrête avec un *clang* sonore. Les portes s'ouvrent. Une bonne odeur de gaufres et de sucreries – interdites – me chatouille les narines. Je hume pleinement ces arômes du déjeuner, comme si par magie ils pouvaient se téléporter dans mon estomac.

Je bute contre un chariot.

– Hé ! Margot, tu sais que tu n'es pas supposée utiliser le monte-charge ? gronde une voix.

Je lève la tête comme un lapin pris devant les phares d'une auto. À cette heure, on sert les déjeuners qui seront montés aux malades. À mon soulagement, je reconnais les boudins

retenus sous le bonnet bleu, et le sourire qui s'élargit. François Omala, surnommé Rastaman, est un « préposé aux bénéficiaires ». Le chariot couvert qu'il pousse dans le monte-charge contient son matériel pour laver les grands malades. Je me compte chanceuse de ne pas être affaiblie à ce point. François vient aussi laver Albert, en présence d'une infirmière.

Le monte-charge est juste derrière les cuisines de la cafétéria, mon objectif.

À travers une porte battante, j'aperçois Cowboy, le dos courbé dans un nuage de vapeur qui sort du four. Robert Guindon, préposé aux cuisines, porte toujours de belles bottes western au bout pointu. L'odeur de café hante les lieux.

Pas pour mon estomac, le café.

Nos diètes font l'objet d'une étroite surveillance de la part du diététicien en chef, Théodore Dallaire. En fait, c'est le seul diététicien en poste depuis les coupures, m'a expliqué Cowboy. Néanmoins, je peux aller me chercher un déjeuner à mon aise, tant que je n'abuse pas du sel et que je ne touche pas au café.

Un rire aigu fuse dans la cafétéria, comme un hennissement. Il s'éteint aussitôt dans des chuchotements alors que je passe, *crouyou-crouyou-crouyou!* près d'un groupe d'auxiliaires et de préposés aux bénéficiaires.

Je me permets une tasse de chocolat chaud, que je paie avec mes sous (apportés par Maman